

# Les bibliothèques : des biens (in)estimables



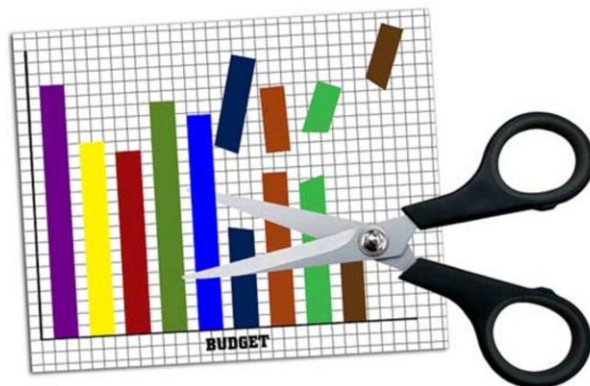
Conférence du 15 octobre 2013  
Haute Ecole de Gestion

Françoise Dubosson  
francoise.dubosson@hesge.ch

Cette présentation s'interroge sur une question d'apparence simple : que peuvent bien valoir nos bibliothèques ?

Une question pourtant bien complexe, à tel point que durant des décennies, l'économie de la culture l'a complètement ignorée. Ce n'est que depuis la fin des années 1980 que l'économie de la culture s'interroge sur le coût et la valeur des institutions culturelles, des données difficile à cerner et à évaluer.

## «Are libraries necessary, or a waste of tax money ?»



Les difficultés budgétaires rencontrées par les Etats depuis bien des années maintenant n'est sans doute pas pour rien dans cette interrogation, ici présentée de façon très directe. Si les bibliothèques n'ont pas de prix, elles ont un coût et une valeur qu'il s'agit d'évaluer. En 2008, Hans-Christoph Hobohm s'interroge dans un fort intéressant article du Bulletin des Bibliothèques de France : «Les bibliothèques sont-elles rentables ?»

<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2008-03-0064-008>

La question, pour être légitime, n'est pas aussi simple qu'il y paraît et elle nécessite de la part tant des responsables des bibliothèques que des économistes un important travail de réflexion pour trouver une réponse crédible.

Les bibliothèques en effet sont des biens non marchands, dont la création n'est pas a priori prévue pour rapporter des sous, mais bien plutôt pour rendre des services variés à toute une communauté. De très nombreux services même, et ses impacts, quand on y réfléchit, sont considérables, sur une profondeur de temps parfois séculaire. Un exemple historique permettra de mieux s'en rendre compte.

Il était une fois,  
au milieu du XVe siècle, la ville de Buda



Buda, selon les *Chroniques de Nuremberg*, parue en 1493. On doit l'ouvrage à Anton Koberger, parrain du graveur Albrecht Dürer et grand imprimeur de Nuremberg, où il possédait 34 presses et employait une centaine de personnes.

C'est sans doute le graveur Michael Wohlgemuth, maître d'Albrecht Dürer, qui réalisa cette gravure, colorisée ensuite à la main.



## Matthias Corvin (1443-1458- 1490)

Illustration : extraite de la *Chronica Hungarorum*, rédigée par Johannes de Thurocz (1435-1488 ou 1489), première chronique hongroise écrite par un laïc.

**Matthias Corvin** 1<sup>er</sup> dit *le Juste*, appartient à la grande famille hongroise des Hunyadi. On le reconnaît sur cette image par les attributs de la royauté, le sceptre et le globe, ainsi que par la présence d'un corbeau dans les armoiries, un oiseau que Matthias avait pris comme symbole.

Matthias, fils cadet de Jean Hunyadi, gouverneur de Hongrie jusqu'à sa mort en 1452, a reçu une éducation de grande qualité sous la férule de l'érudit János Vitéz et de l'humaniste polonais Grzegorz de Sanok. Ces érudits enseignent au jeune homme l'allemand, l'italien, le roumain, les principales langues slaves ainsi que, pour faire bonne mesure, le latin et un peu de grec. Cette éducation soignée explique la fascination que Matthias aura durant toute sa vie pour la Renaissance italienne. Un peu plus tard, il appellera à Buda l'Italien Antonio Bonfini, fin connaisseur des langues latine et grecque, qui rédigera une Histoire de la Hongrie sur la demande de Matthias lui-même.

Elu sur le trône de Hongrie alors qu'il n'est âgé que de 15 ans, Matthias fut un grand roi : bon stratège, fin diplomate et très généreux mécène pour les artistes qu'il attire à sa cour de Buda. C'est aussi un lecteur exigeant : dès son arrivée sur le trône en 1458, et encore plus après 1470, il commande de très nombreux livres aux meilleurs artisans d'Italie du Nord, en vue de constituer une grande bibliothèque, très vite de belle renommée tant en Hongrie qu'ailleurs en Europe : la Bibliotheca Corviniana. Au XVe siècle, elle est sans doute l'une des plus grandes collections de chroniques et de travaux philosophiques, et, avec ses 2'000 ouvrages, n'est guère détrônée que par la bibliothèque du Vatican. La Corviniana couvre tous les grands domaines du savoir : philosophie, théologie, histoire, droit, littérature, géographie, sciences naturelles, médecine, architecture, etc.

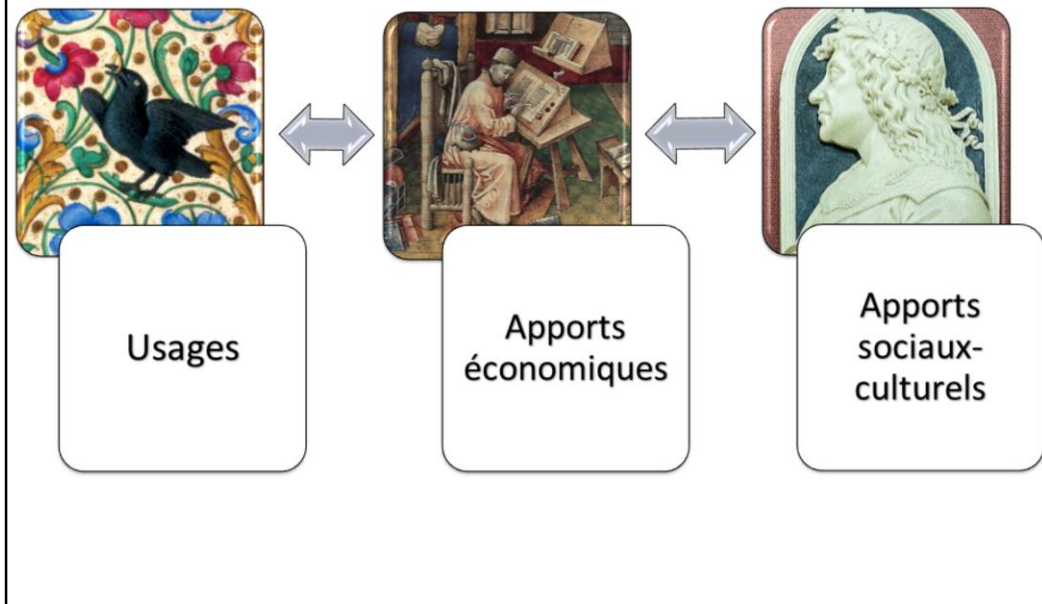


## Une bibliothèque d'importance stratégique

Armoiries de Matthias Corvin représentées sur une édition manuscrite allemande de la *Chronique hongroise* de Johannes de Thurocz (1490). Notez la présence au centre de la page, juste sous la couronne, d'un corbeau.

Dès 1458, la bibliothèque que Corvin s'efforce de rassembler est une puissante arme politique et diplomatique. Les informations qu'elle contient l'aident à s'entourer des meilleurs conseillers, à nouer et renforcer des alliances. Lieu d'élaboration et de diffusion des idées, la bibliothèque permet à la Hongrie d'occuper une place centrale dans les relations entre l'Europe occidentale et orientale. Elle souligne aussi la grandeur de son propriétaire, sa richesse et son intelligence.

## Et si le roi avait dû justifier ses dépenses ?



Si le roi avait eu besoin de justifier ses dépenses auprès de ses sujets, il aurait eu quelques bons arguments à avancer :

Ouverte aux érudits, cette bibliothèque, humaniste, n'est pas seulement un lieu de lecture mais aussi un espace pour les conversations savantes. On y tient régulièrement des *symposia*, qui contribue à diffuser les idées humanistes en Hongrie. Le roi aime à y participer quand il le peut, choisit des livres, en fait lire des passages qui sont l'objet de débats savants. La bibliothèque reçoit assez peu de visiteurs, bien sûr, mais choisis : c'est un lieu connu, pour lequel les voyageurs lettrés font un détour.

Ce centre a eu d'autres effets, économiques cette fois, dont les contemporains se font l'écho. Des professeurs, intéressés par certains titres déposés là, font le voyage de Buda, avec leurs étudiants, pour les consulter. Autant d'apports pour l'économie locale.

Par effet d'imitation, de nombreux nobles et de riches Hongrois suivent l'exemple de leur roi et commandent des ouvrages richement enluminés : toute une économie du livre se développe de ce fait à Buda ou encore à Bratislava, où le roi fonde même une université. Des enlumineurs de renommée internationale quittent l'Italie du nord pour la Hongrie, au grand dam des princes italiens.

La bibliothèque est aussi une vitrine où le roi se met en scène, lui et sa famille. Ce

n'est donc pas un hasard si la mémoire de cette bibliothèque survivra, vivace, encore très longtemps après sa disparition.

# Une mémoire encore très vive



BIBLIOTHECA  
CORVINIANA  
DIGITALIS

Virtual reconstruction  
of King Matthias' Library

Ricostruzione virtuale della biblioteca di Mattia Corvino

Virtuelle Rekonstruktion der Bibliothek des Königs Matthias

English

Italiano

Deutsch

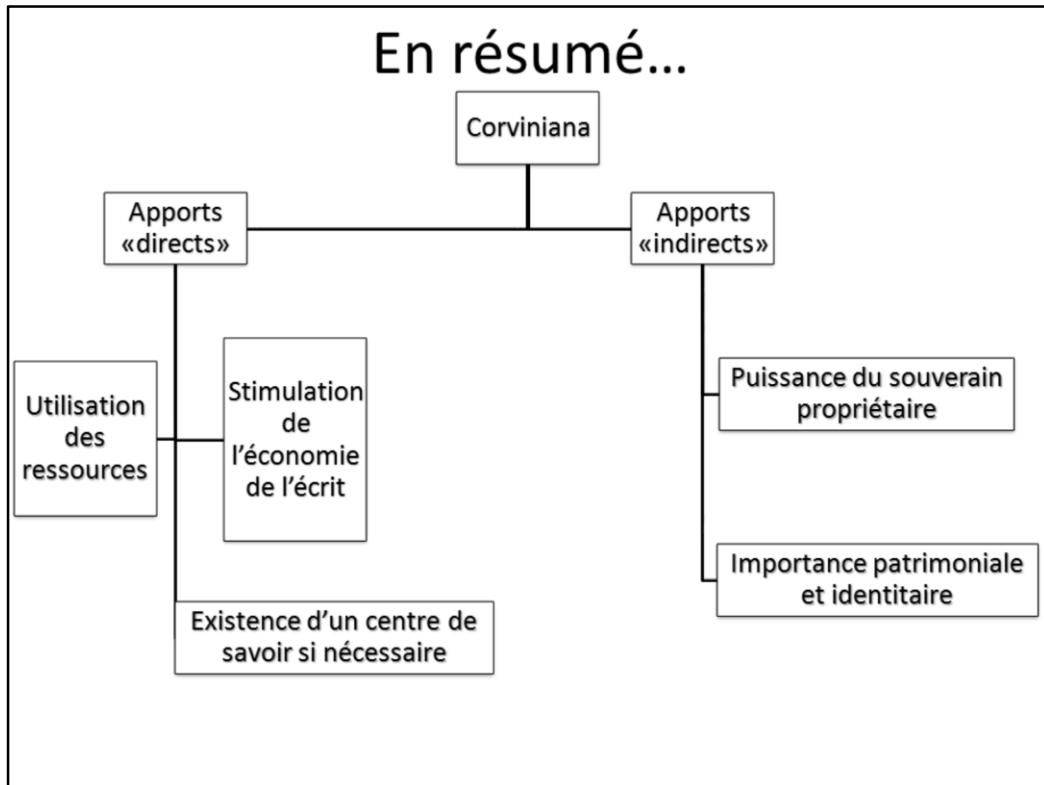
A Bibliotheca Corviniana Digitalis program internetes lapjai folyamatos technikai és tudományos fejlesztés alatt állnak.

La Corviniana a sans doute rassemblé, à l'époque de sa plus grande ampleur, plus de 2'000 ouvrages, un chiffre considérable pour le XVe siècle. Malheureusement, elle ne surviva pas à la mort de son fondateur et mécène, survenue en 1490. Matthias n'a pas de descendance légitime, la bibliothèque ne sera pas vraiment soutenue par le roi qui lui succèdera et disparaîtra en 1526, lors de la prise de Buda par les troupes ottomanes après une terrible défaite hongroise à la bataille de Mohacs. Cette disparition dans de tragiques circonstances, alors même que le royaume de Hongrie se retrouvait partagés entre plusieurs puissances étrangères, a encore magnifié, dans l'esprit de bien des Hongrois, l'importance de la Corviniana, noble refuge en quelque sorte de l'identité hongroise. Ce n'est donc pas un hasard si depuis 2005 elle fait partie du programme «Mémoire du monde» de l'UNESCO.

<http://www.unesco.org/new/fr/communication-and-information/flagship-project-activities/memory-of-the-world/register/full-list-of-registered-heritage/registered-heritage-page-8/the-bibliotheca-corviniana-collection/>

On a retrouvé à ce jour 216 manuscrits dont on sait avec certitude qu'ils ont fait partie de la Corviniana, 53 en Hongrie, 39 à Vienne, 49 dans diverses bibliothèques italiennes et le reste réparti en France (7), en Allemagne (8), en Angleterre, Turquie et Etats-Unis. Une reconstitution numérique permettrait de réunir à nouveau, virtuellement, ces ouvrages dispersés.





En termes simples, la Corviniana présente de multiples apports, de grandes valeurs mais qu'il n'est pas aisé de chiffrer.

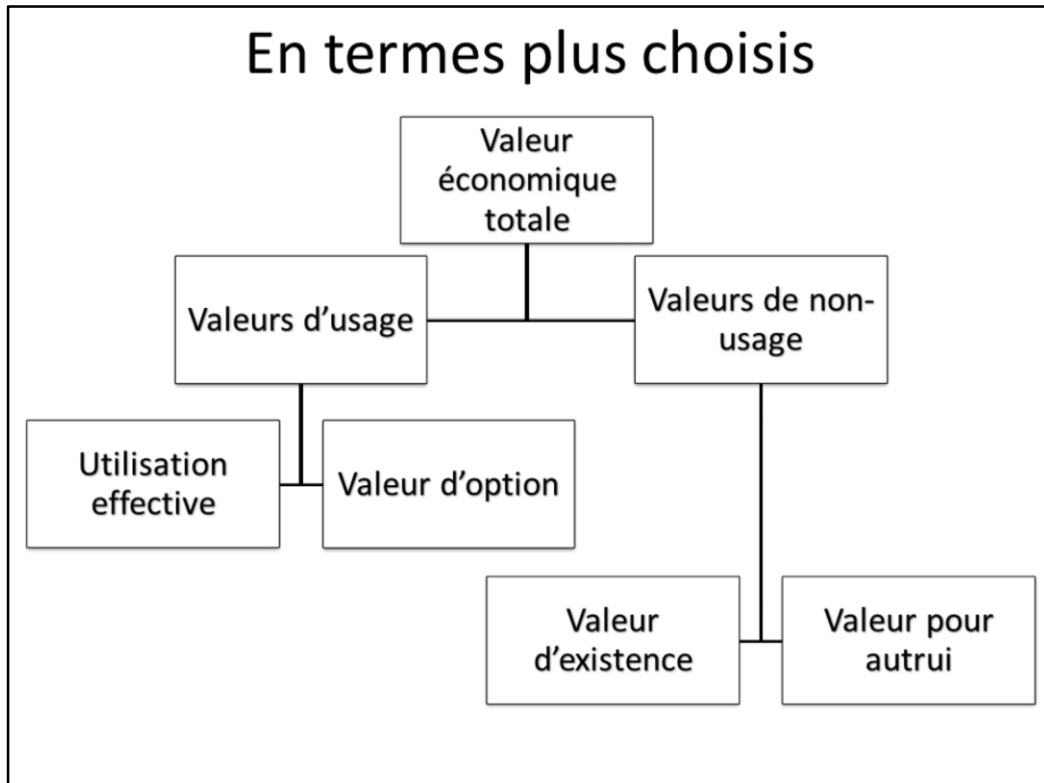
Fort heureusement, les récentes études sur l'environnement et sa valeur nous offrent quelques pistes à explorer.



Les écosystèmes fournissent des biens et des services dont nous bénéficions tous, qui sont indispensables à la survie même de l'homme, mais que l'on a longtemps tenus pour acquis, car considérés comme gratuits. De ce fait, les écosystèmes sont négligés dans les prises de décision, faute d'avoir une valeur économique clairement établie. Comment dès lors, évaluer la valeur d'un paysage, d'un marais, d'une forêt ? On ne gère bien que ce qu'on mesure bien, une vérité qui s'applique aux écosystèmes et plus largement à tous les secteurs d'activités non directement marchands, comme les services publics, et donc les bibliothèques.

La Banque mondiale elle-même se livre depuis quelques années à ce type d'étude et les encourage. Ainsi, récemment est parue une étude sur les sommes que les populations européennes étaient, en moyenne, prêtes à verser pour sauver 85 % de la forêt amazonienne... Pour connaître le chiffre, reportez-vous à l'étude : <http://documents.banquemondiale.org/curated/fr/2013/10/18347722/valuing-global-public-goods-european-delphi-stated-preference-survey-population-willingness-pay-amazon-rainforest-preservation>

## En termes plus choisis



L'évaluation économique de la valeur des écosystèmes laisse donc entendre qu'on peut chiffrer de façon efficace un certain nombre des prestations assurées par les bibliothèques.

En termes simples, cette évaluation prend en considération l'utilité d'un service, le «bien-être» qu'il procure aux humains. Cette évaluation est évidemment subjective, différente pour chacun, en fonction de ses besoins, de sa formation, de son revenu, de son éducation, etc. D'une façon générale, les évaluations économiques décident d'agréger les valeurs individuelles pour parvenir à calculer la valeur globale qu'une société attribue à tel ou tel service.

Une «valeur d'option» est le fait de savoir que l'on peut utiliser une ressource si on le désire, tout en décidant de ne pas le faire. C'est par exemple ne pas utiliser les ressources d'une bibliothèque tout en sachant qu'on le peut si nécessaire, donc en étant conscient du service qu'elle pourrait rendre.

La valeur d'existence est plus basée sur la façon dont un individu conçoit la bibliothèque, son rôle dans la société.

La valeur pour autrui, ou valeur de legs, représente le désir de transmettre un patrimoine aux générations futures.

## Et pour les bibliothèques ?

Indicateurs de performance	Lecteurs, prêts, articles consultés, etc.
valeur économique	Retour sur investissement, analyse coûts/bénéfices, évaluation contingente (CAP/CAR), coûts de déplacement, etc.
Impacts sociaux	Retour social sur investissement

Pour les **indicateurs de performance**, voir la norme ISO 11620, qui en recense 44. Cette norme qui semble bien complète indique pourtant dans son introduction :

«Pour certaines activités et certains services de bibliothèque, un manque général d'indicateurs dûment testés et décrits a été constaté. C'est le cas des mesures d'impacts pour les bibliothèques. La présente norme ne comprend pas d'indicateurs pour l'évaluation de l'impact des services des bibliothèques sur les individus et les communautés desservies ou sur la société.»

Pour effectuer une **évaluation contingente**, on demande à un groupe de personnes comment elles évaluent certains biens ou services. Cette approche revient à estimer combien une personne est prête à payer pour un bien ou un service (consentement à payer ou CAP) ou quelle compensation elle est disposée à accepter pour renoncer à ce même bien ou service (consentement à renoncer ou CAR).

On peut aussi pratiquer une autre mesure. On constate que les gens acceptent en général de parcourir une certaine distance pour accéder aux biens et aux services proportionnelle à la valeur qu'ils accordent à ce service. Ce désagrément de devoir se déplacer peut être converti en argent pour en déduire l'estimation des bénéfices qu'ils tirent de ces biens et services. C'est ce que l'on appelle la méthode des frais de transport ou **coûts de déplacement**.

Quant au retour social sur investissement, il prend également en compte l'influence que la bibliothèque a sur le quartier, son environnement, etc.

## Quelques résultats

Etudes	Résultat
Worth their Weight, 2007	3 à 4:1 (analyse de 17 études)
Norvège, bibl. publiques, 2007	4:1
Nouvelle-Galles du Sud (AU), 2008	2.82:1 – CAP : 58.2 \$
Bibl. publ. Victoria (AU), 2011	3.56:1
Bibl. publ. Corée, 2012	3.66:1
British Library, 2004	4.4:1
British Library, 2013	4.9:1 (5.1:1 à l'international)

Lecture du tableau : pour une unité monétaire investie dans les bibliothèques étudiées, le retour sur investissement est de 2.8 à plus de 5. En outre, quand la question a été posée, les individus interrogés étaient prêts à payer presque 60 dollars par an pour les services de la bibliothèque.

Le monde anglo-saxon est sans doute le plus avancé dans ces questions d'évaluation des services d'une bibliothèque.

Pour le détail de ces études :

### Worth their weight (2007) :

<http://www.ala.org/research/sites/ala.org.research/files/content/librystats/worththeirweight.pdf>

Il s'agit d'une compilation de résultats obtenus après 17 études de cas afin de mesurer d'une part une évaluation contingente, c'est à dire la mesure du non-profit, ici le retour social sur investissement des bibliothèques, et d'autre part le triple bilan (personnes-planète-profit) de l'activité des bibliothèques sur leur environnement. Le principal enseignement de cette étude consiste dans la révélation de l'équation suivante : un dollar investi dans une bibliothèque équivaut à un retour sur investissement (dont retour social) de 3 à 6,54 dollars en moyenne selon la taille et la visibilité de l'établissement autant que selon les contextes territoriaux d'emplacement.

### Making city stronger (2007) : <http://www.urban.org/publications/1001075.html>

Cette enquête traite des contributions des bibliothèques publiques au développement économique local. Les établissements de lecture publique apparaissent comme des outils stables et puissants pour des municipalités qui souhaitent construire une économie solide et résistante, notamment dans le cadre de la nouvelle économie numérique. Ils participent de l'attractivité des territoires et leurs principaux apports se situent dans la mise à disposition de services de lecture numérique pour les usagers les plus jeunes, de ressources et de programmes pour les PME qui peuvent ainsi entrer de façon plus égalitaires sur les marchés, et d'espaces de chalandises, de zones et des pôles commerciaux autour de l'établissement lui-même.

Les enquêtes menées par la **British Library** sont accessibles à l'adresse suivantes :

<http://www.bl.uk/aboutus/stratpolprog/increasingvalue/index.html>

De très bonnes présentations au public ont été rassemblées sur cette page :

<http://www.bl.uk/aboutus/stratpolprog/increasingvalue/publicvalue/confpres/>

Enfin, une étude est parue en 2011 qui concerne quatre bibliothèques situées dans le Nord de l'Italie :

### What are libraries worth ? : a way to assess the impact of Italian public libraries on users' lives and society, étude menée par Sara Chiessi et accessible à l'adresse suivante : <http://www.ifla.org/files/assets/library-theory-and-research/Projects/researcher-librarian-report-chiessi.pdf>

Cette enquête, qui n'englobe que quatre bibliothèques et 80 personnes, ne permet pas de tirer des conclusions significatives sur la valeur des bibliothèques analysées, mais permet de mieux concevoir les questionnaires, en vue d'études de plus grande envergure.

# Retour social sur investissement

- Contributions des bibliothèques à l'enrichissement et l'épanouissement d'une communauté, à la beauté et l'attrait d'un quartier
- Impact et gain écologique



Un excellent guide existe sur la façon de calculer le retour social sur investissement de son entreprise ou de son institution :

<http://entrepreneuriat->

[social.essec.edu/GUIDE\\_SROI\\_2011\\_0702111100\\_WEB.pdf?attredirects=0](http://social.essec.edu/GUIDE_SROI_2011_0702111100_WEB.pdf?attredirects=0)



## Des critiques radicales

- Inapplicabilité
- Valeurs mesurées artificielles/influencées
- Conception étroitement monétaire

Les débats sont nombreux, parmi les économistes, pour se demander si de telles études sont réalisables, si elles ne sont pas complètement artificielles, influencées par les résultats que l'on cherche à obtenir, etc.

D'autres critiques s'interrogent sur le fait même de ramener les bibliothèques à une évaluation monétaire... N'est-ce pas risquer de se faire réduire à ce qui n'est pas du tout la raison d'être des bibliothèques ?



## Des risques

- Orientations utilitaristes
- Vision à court/moyen termes
- Risques pour les missions de base et les services moins «rentables»
- Non-utilisateurs peu sondés

D'autres critiques, moins fondamentales, mettent en avant les risques que les bibliothèques courent à mener ce genre d'analyse. Ne seront-elles pas amenées à privilégier les services rentables au détriment de ceux qui rapportent moins ou ne font que coûter ? N'y a-t-il pas un risque à abandonner avec d'apparentes bonnes raisons des missions de base de la bibliothèque, qu'aucune autre structure, publique ou privée, ne peut remplir sur un long terme ?

D'un autre côté, ces études ne pourraient-elles pas donner des idées aux fournisseurs d'accès à des bases de données ou des périodiques pour justifier des hausses de tarifs ? Après tout, si les bibliothèques «rapportent» autant, c'est bien en grande partie grâce aux informations auxquelles ils assurent l'accès...

Enfin, il ne faudrait pas, craignent d'autres analystes, que les autorités de tutelle ou les directions des bibliothèques s'appuient sur ces études pour prendre des décisions à court ou moyen terme, alors même que les chiffres avancés en matière de ROI sont calculés sur un plus long terme.





## Une nouvelle image

- Vision plus globale
- Comparaison favorable avec le monde économique
- Aide à la décision
- Légitimation renouvelée

Les avantages semblent néanmoins dominer : ces études obligent les bibliothèques à se considérer dans la globalité, à analyser très précisément tous leurs apports à la société au sein de laquelle elles officient. C'est là un exercice très révélateur, qui doit amener à une modification de l'image de la bibliothèque, tant à l'interne qu'à l'externe, et donc une modification aussi de l'image que les bibliothèques donnent d'elles-mêmes. C'est en quelque sorte un outil de plus pour assurer une meilleure communication par la bibliothèque tant auprès de ses employés que de ses usagers et de la communauté entière.

Ces études sont aussi d'importantes aides à la décision, pour autant qu'on les considère avec l'esprit critique nécessaire.

Enfin, et ce n'est pas négligeable, les bibliothèques peuvent démontrer qu'elles ne font pas que coûter, mais qu'elles sont au fond de très bons investissements, globalement sûrs.



Musée Guggenheim, Bilbao. Architecte : Frank O. Gehry  
Pour en savoir plus sur cet extraordinaire bâtiment : <http://www.guggenheim-bilbao.es/fr/le-batiment/>

Une étude a récemment étudié l'impact global du Musée sur l'économie basque :  
<http://prensa.guggenheim-bilbao.es/fr/communiques-de-presse/corporatif/limpact-sur-leconomie-2012/>

Les résultats sont étonnants :

La demande finale générée par l'activité du Musée en 2012 est de **334,1 millions d'euros**. De ce montant total, 27,6 millions, soit **8,26%**, ont été dépensés dans le Musée (billets d'entrée, visites guidées, boutique, location d'espaces pour manifestations ponctuelles, etc.), tandis que les dépenses effectuées en dehors du Musée durant le séjour ont été de **306,5 millions d'euros**, le secteur de l'hôtellerie-restauration étant celui qui a le plus bénéficié de ces retombées.

On constate une augmentation de **294,6 millions d'euros du PIB**, le **maintien de 6.324 emplois** et l'augmentation de **45,3 millions d'euros des recettes fiscales basques**.

Plus de 130'000 Basques ont visité au moins une exposition du Musée en 2011, soit 6% de la population. 614.735 personnes ont participé à une activité éducative organisée par le Musée en 2012, et parmi elles, 29.410 étaient scolaires.



Pour les résultats des deux enquêtes commandées par la British Library (ici, le site de St Pancras), voir :

<http://www.bl.uk/aboutus/stratpolprog/increasingvalue/index.html>

De très bonnes présentations au public ont été rassemblées sur cette page :

<http://www.bl.uk/aboutus/stratpolprog/increasingvalue/publicvalue/confpres/>



«The most important new library  
to be built in a generation»

Image : la bibliothèque centrale de Seattle, dont l'architecte est Rem Koolhaas, aidé de Joshua Prince-Ramus.

La ville de Seattle compte un peu plus de 630'000 habitants, et son agglomération en rassemble presque 3 millions et demi. La bibliothèque centrale est au cœur d'un réseau qui compte 28 succursales.

En 1998, un projet ambitieux est adopté par la ville pour renouveler le réseau des bibliothèques et construire une nouvelle centrale. C'est le plan «Libraries for all», estimé à presque 200 millions de dollars, dont 170 millions pour le bâtiment central. La Fondation Bill et Melinda Gates a versé à elle seule 20 millions de dollars. Il faut dire que Microsoft est l'une des principales entreprises de la région.

C'est l'*Office for Metropolitan Architecture*, de Rotterdam, qui reçoit le mandat, avec comme architecte principal Rem Koolhaas, accompagné par le designer de Seattle Joshua Prince-Ramus.

Pour une rapide présentation par Joshua Prince-Ramus : [http://www.ted.com/talks/lang/fr/joshua\\_prince\\_ramus\\_on\\_seattle\\_s\\_library.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/joshua_prince_ramus_on_seattle_s_library.html)

La bibliothèque s'étend sur 34'000 m<sup>2</sup> et accueille 1 million et demi d'ouvrages. La construction a débuté en 1999 et s'est terminée en 2004. Les critiques sont dithyrambiques : « *The most important new library to be built in a generation, and the most exhilarating* » a écrit Paul Goldberger. Il est vrai qu'en 2007, le bâtiment est entré dans le classement des objets architecturaux les plus appréciés des Etats-Unis, et le second plus apprécié de Seattle, après le stade de baseball, tout de même...

La première année, on a compté 2'300'000 visiteurs, dont 30 % venaient de l'extérieur de Seattle. La bibliothèque semble avoir généré 16 millions de dollars en activités économiques nouvelles dans les environs. En 2011, on compte encore plus de 1'900'000 visiteurs. L'attraction du bâtiment demeure donc. Et globalement, la fréquentation des bibliothèques de la ville a profité de cet imposant coup de projecteur.

Du côté des usagers toutefois, les avis sont plus partagés. Le lieu est souvent considéré comme froid et impersonnel, avec des espaces aux fonctions peu claires et des lieux d'étude bruyants. On regrette aussi un manque d'intégration dans le quartier.

**'Let us not forget that even one book, one pen, one teacher can change the world'**  
**Malala Yousafzai**



Bibliothèque de Birmingham. Architecte principale : Francine Houben. Elle a voulu construire un "people's palace" – un endroit très accessible, accueillant pour tous les lecteurs, jeunes et enfants compris.

Le bâtiment est dès sa conception intégré aux autres bâtiments culturels du quartier, dont le théâtre. On y trouve un centre pour des cours, des aides aux futurs entrepreneurs et aux PME, un centre d'information de toute nature, y compris la santé, etc. Si le numérique est présent partout, le livre physique – et historique – n'est pas oublié : au sommet du bâtiment se trouve le Shakespeare Memorial Room, qui réunit 43,000 livres, dont des éditions princeps rares de quelques-uns des titres du grand auteur.

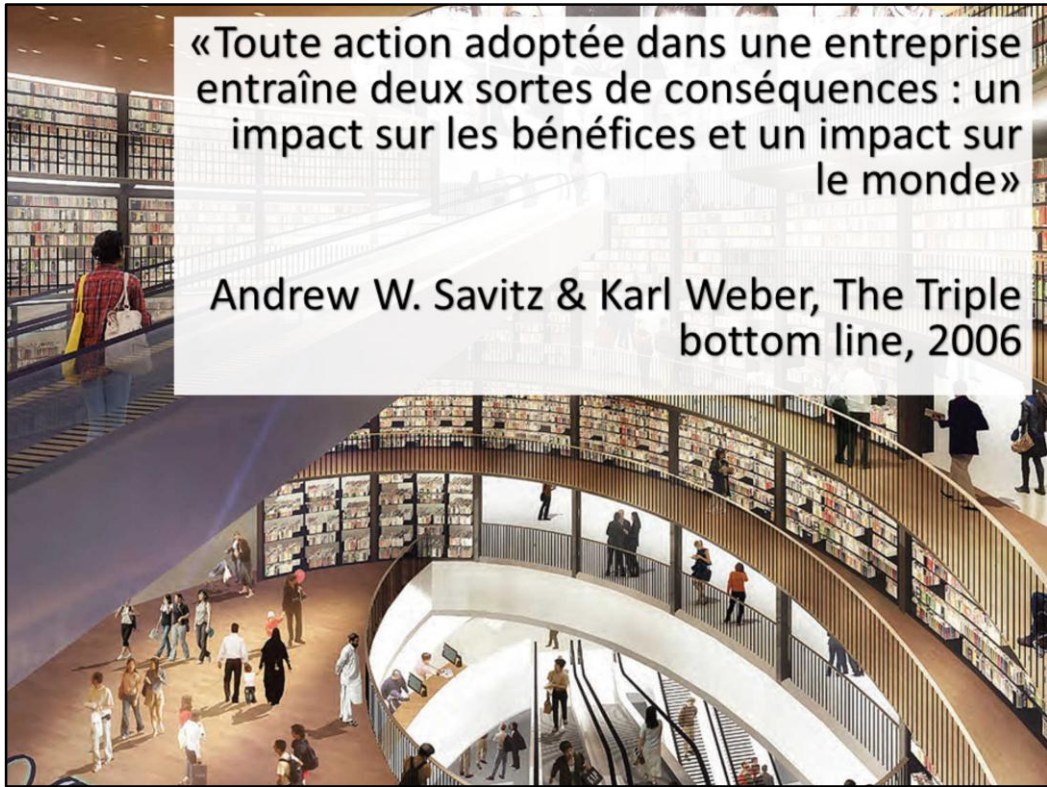
La ville compte un gros million d'habitants. La première semaine, on a compté 83'000 visiteurs, et 100'000 le seul 11 septembre 2013. Lorsque l'effet de nouveauté sera atténué, on espère 10'000 visiteurs par jour et 3 millions et demi par an.

Le projet est cohérent avec le statut actuel de la ville. Autrefois centre industriel, Birmingham est devenue une ville de services, troisième centre financier du Royaume-Uni en dehors de Londres avec plus de 111,500 personnes employées dans le secteur bancaire, la finance et les assurances.

Le tourisme représente une partie de plus en plus importante de l'économie locale. Avec des installations telles que l'International Convention Centre et le National Exhibition Centre, Birmingham reçoit 42 % des conférences et salons d'expositions au Royaume-Uni. Les lieux sportifs et culturels de la ville attirent un grand nombre de visiteurs, que l'on peut estimer à 22 millions.

Les trois universités de la ville (Université Aston, Université de Birmingham et UCE Birmingham) et les deux collèges universitaires ont plus de 65 000 étudiants et emploient environ 15 000 employés, apportant une contribution importante à l'économie de la ville tout en étant sa base pour la recherche et l'innovation.

Dans ce cadre, les 189 millions de livres investis dans la bibliothèque prennent sens, même si beaucoup s'inquiètent de l'ampleur de la dette que la ville devra rembourser.



Donc un business plan pour les bibliothèques ? Bien sûr, mais seulement après enquête et avec des indicateurs aussi variés que possible. La bibliothèque est un capital qu'il faut appréhender par tous les moyens à notre disposition, des indicateurs de performance aux tableaux de bord prospectifs qui intègrent les valeurs humaines (apprentissage, lien social, etc.), les notions du «Triple P» : peuple, profit, planète.

C'est la seule manière d'espérer survivre et même de voir les bibliothèques se développer, sans toutefois que le prix à payer soit pour elles, d'y perdre leur âme.